

Le coup de la couverture

suite de la page 1

suite autre chose se raconte, peut-être plus propice à la transaction commerciale, mais repoussant le vrai texte dans l'inaccessible et le faux-jour. Qu'importe, la vente prime tout. Que le livre ne soit pas lu n'est, à l'instar des marchandises abandonnées après leur acquisition sans être consommées, est compris comme l'opportunité d'inciter à l'emptette d'un autre objet dont la promesse éveille le désir. Que l'acte de lire en vienne à s'abdiquer dans une réalisation toujours plus introuvable n'est pas aperçu. La quatrième de couverture ensuite, avec son « texte d'appel » tenu sur le ton du camelot mélangeant adroitement bribes du contenu et principes ordinaires de séduction tenus pour faire bécoter le panier de la ménagère, découragera tout ce que la lecture patiente et obstinée, pleine de scrupules et d'attention, aurait pu prodiguer à celui qui avait rassemblé ses pauvres forces à l'intention d'un tel effort.

Aussi le livre à deux pages ne se rapporte plus qu'à ces deux temps « forts » du livre d'aujourd'hui, où la plus grande partie des ouvrages s'exprime en chaque-murant leur contenu derrière leur écoeuvante promotion. L'imagination sollicitée par les textes d'appel (auxquels nous associons donc les images, qui ne sont qu'une autre forme de texte) venant mourir dans la fausseté de ce modèle représentatif, c'est ici-même que nous voulons limiter le texte lui-même dans sa concision, lui offrant une sorte d'instancanéité de l'ordre du poétique. Le livre sera là, ou il ne sera plus nulle part. La propagande n'est pas un discours d'une autre sorte. Crier des mots n'est que les dire plus péremptoirement, en y mettant plus d'énergie. Nous erions le livre. La propagande se croit plus maline que tout parce qu'elle s'arroge le ton le plus élevé et la place du devant de la scène. Cette grossièreté stylistique n'est pas plus difficile à tenir qu'elle. Il n'y a pas de quoi se vanter. Seule la bête de somme ne réagit qu'aux injonctions hurlées. La poésie sait parler haut quand l'urgence l'en prie et c'est bien ce que nous faisons avec le livre à deux pages. C'est le livre qui proteste contre sa propre éviction. Accusé de détruire la planète à trop

sobligeants et redoutables, de vraies noyades. Le livre ne concerne, et n'aurait dû concerner, que bien peu de monde. L'instruction publique, l'intention de faire partager les connaissances au plus grand nombre a ruiné le savoir devenu synonyme d'ignorance pédante, crue-verbiste, verbeuse. Les choses en renient, en vomissent ce qu'elles essayaient d'être secrètement, dégoûtées. Les assurances tonitruantes désagrègent les frères et puissantes structures du langage devenu rationnel et définitif. La véritable instruction est perdue pour le petit nombre auquel elle était destinée.

Ces « textes » de couverture,



ils sont assis dépasse leurs calculs prévisionnels. Ils ne savent rien de tout ça. Tout ce qui se vend est bon. Nous défendons le bon qui ne vend jamais, impossible à négocier par essence. Dans transaction il y a transiger, et abdiquer le vrai monde-livre est accepter de mourir ou s'arracher les cordes vocales avec les dents, ou encore se faire amputer de la pensée. Sans doute le livre lui-même aura penché trop inconsidérément sur la destruction de la pensée qui, plus elle croit se retenir par l'écrit, plus elle s'anéantit. Alors peut-être les livres à deux pages sont les derniers livres, ce par quoi finit le livre. Nous croyons que la fin doit honorer la vie d'une chose qui fut une tentative ratée sans doute, mais audacieuse. On aura compris que les pensées ne se gardent pas en bouteille. La conservation n'est pas du goût de la vie sans doute, elle nous l'apprend à nos dépens. Avant de trouver ou retrouver la passation orale du savoir, ou que sais-je d'autre — sans doute une possibilité de savoir mieux comprise — le livre devra rendre compte de ce qu'il a conquis sur l'inconnu. Or il y a des livres instructifs, et d'autres, dé-

un texte (ou et une image-texte) de présentation. Mais l'édition ne s'en tient pas là de ces beaux efforts destinés à permettre au plus grand nombre d'assimiler l'étrangeté, le bizarre, le toujours incongru littéraire. La couverture n'est pas le seul méfait de ces faux-monnayeurs. La préface est là pour expliciter ce que le pauvre auteur, qui sans doute ne sait pas s'exprimer clairement ou ne veut pas être compris. Enfin la lourdeur des notes internes au texte vient achever le travail d'ensevelissement du texte original, que plus personne ne peut plus lire. Pour avoir tant été donné à lire, le malheureux a été introduit jusqu'à l'anéantissement.



Ceci ne concerne pas sans doute, des textes perdus de sens par l'éloignement du temps, et que des études philologiques et des présentations concises nous rapportent. C'est pourtant par ce même mouvement que des cervelles ne vont plus chercher leur lecture par l'effort, mais attendent qu'on leur apporte, et que tout finit en fiches anthropométriques standard, interchangeables. Il faut conserver un certain rudesse aux choses, tout en les rendant aussi présentes que possible. La vente ne donne jamais rien. L'objet marchand, originé dans la théorie délirante du contenant et du contenu, s'est aujourd'hui définitivement orienté vers la théorie hyperdémence du contenu et du contenant, ce dernier se substituant en terme d'importance véritable, au premier, qui doit s'esca-moter dans l'insaisissable, l'introuvable. Toute la pré-occupation va au conditionnement, à l'emballage, pour des raisons de conservation, d'accroche, mais surtout de manipulation industrielle. Le plastique devient le véritable container/contenu de tout. Au milieu du plastique qui emballa le plastique qui

emballe le plastique qui em-balle le plastique, derrière le retrait de l'emballage ultime, la frustration attend le client dépité par autant de sureconditionnement pour si peu de résultat. Pourtant il y revient, intoxiqué par le processus qui lui est vital. Il retourne à la déception comme à son destin favori. *Play it again*. Le livre n'y échappe pas. Un objet marchand n'est qu'indifféremment, d'ailleurs, ceci ou cela. Steak ou jouet, cosmétique ou électroménager, apéritif ou livre. Tous viennent sous la même guise, à peine adaptée à la spécificité concernée. Ce qui compte, c'est le code à barres, c'est-à-dire la sorte, dans une liste qui est le vrai texte. Car le supermarché est un texte, le seul véritable texte dont la lecture fasse sens dans la perspective d'un monde simplifié, « dépoilé », comme on disait de la décoration d'intérieur moderne. C'est le texte d'une loi absolue, définissant l'ordre du monde et ses différents classements, ses genres, son apparence et sa réalité. Le rayon poisson déploie les océans et la science naturelle qu'on retrouve aussi aux rayons boucherie, volaille et produits laitiers, qui racontent l'univers charmant de la ferme, de la bergerie nichée au creux du délicieux vallon. Le rayon bio narre la propreté, l'éthique alimentaire dans son désir de tradition et d'absolu. Le rayonnage des vêtements, les mille et des circonstances de la vie sportive ou professionnelle. La base de données des marchandises, avec ses perdants qui tombent en bas de la liste et qui tentent d'y remonter à une meilleure place, est la seule nomenclature des moments du monde auxquels il faut bien se soumettre. Le livre à deux pages n'y figure que d'une manière fantaisiste. Il donne à voir que toutes les autres entrées de cette hyperliste sont bien plus farfelues, et surtout au travers des circonstances de leur impayable gravité, l'« utile ».



Génial mais ne sachant pas m'en servir, infantile, éternelle victime, je fuis toute sorte de réalité et de responsabilité par le moyen des fables. Je vis dans mes rêves. Le cinéma a beaucoup été l'univers où je me plongeais avec prédilection. Des heures de projection, je ressortais en trouvant le prétendu « réel » plat et invraisemblable. Puis le cinéma s'est fané à mes yeux, perdant sa qualité de grand maître des enchantements et c'est le monde qui m'attira en premier, les histoires que nous racontent les textes, qui reprit son ascendant majeur sur mon imagination. Rien ne peut évoquer comme lui. Le cinéma, s'obsédant des effets spéciaux pour représenter l'inmontrable, s'est tiré une balle dans le pied et cède le rang à la littérature, qui, elle, n'a aucune limite (autre que celle du lecteur), quand il s'agit d'échafauder des songes. TXT est le magazine de la plus grande magicienne qui soit, la parole. MPC

LLA2P

Une demi-couverture, est-ce là un livre ?

Nos livres à deux pages ne seraient, entend-on dire, que des couvertures sans page. En effet la pagination des livres commence traditionnellement au recto du premier feuillet intérieur. D'ailleurs, arrachez la couverture d'un livre : bien que désormais sinistré, malpratique, ce livre demeure un livre. Pourtant le voilà amputé d'un aspect de lui-même. Il était courant, également, autrefois, de publier des livres sans reliure; ces ouvrages étaient néanmoins nantis d'une fausse couverture à cette époque où le célèbre « texte de présentation » au dos, si constitutif du livre moderne, n'existait pas. Il y a eu un moment où le livre n'était pas une simple marchandise comme une autre, dont l'emballage doit décrire le contenu. En outre nos livres à deux pages ne seraient, à y bien réfléchir, que des demi-couvertures, une couverture se caractérisant par la première, la quatrième, la troisième et la deuxième de couverture. Or nos livres ne sont pas dénommables selon cette numérotation-là non plus. Sans parler de l'onglet qui

fait office de tranche, étrange tranche, dont la largeur finalement pourrait figurer l'épaisseur dont l'ouvrage devrait être apprécié par « le lecteur », le nombre de ses pages imaginé. Décidément l'affaire se corse et il semble bien que couverture, pages, tranche soient introuvables dans ces livres. Mais ces considérations ne portent qu'à une seule conclusion : le livre à deux pages est une invention qui ne doit presque plus rien au livre, sinon par le pastiche d'être, ou encore est un de ces objets impossibles forgés par la dérision et destinés à faire rire, tels le marteau à deux têtes ou le fusil à tirer dans les coins. On peut encore le regarder comme ces exemples concoctés par la méditation philosophique, servant à démontrer les contours insaisissables de l'objectivité, comme le contenu sans manche auquel manque la lame. La pseudo forme de livre de ces objets est certainement à bien des égards un sarcasme fielleux, revanchard, émanant d'une personne

blessée, vexée, humiliée, désespérée de voir la forme livre devenue elle-même une contrefaçon, une parodie douteuse de ce qu'un livre se doit d'être à ses yeux. Le livre à deux pages serait une forme de tombeau du livre porté en terre avec dévotion, vénération, par un amoureux fou du livre qui aurait trouvé ce mode de sépulture mais en même temps de création d'une autre chose s'apparentant par son aspect à la chose défunte, fruit de la délicatesse, de la politesse, mais aussi de la prudence. Le livre à deux pages n'est pas qu'une vengeance ou un regret, il est aussi un don secret. Le livre à deux pages, avec sa petite charnière sur le côté, ressemble à une porte miniature. C'est plus l'ouverture et la fermeture,

l'accès, le passage que sont les livres, que le livre à deux pages aurait à cœur de faire perdurer. Cette issue bascule, bien plus nettement ici que derrière la couverture de maint faux livre, dans le vide, pour l'esprit cossard, balourd, sans esprit. Le livre à deux pages est une sanction. N'y vient, n'y lit, celui qui s'en prie. Il n'y a plus d'échappatoire. C'est la fin d'une certaine facticité, d'un certain fallacieux, d'une fétivité. Et justement le livre à deux pages prend tous les caractères de l'absurde, de l'éludé, du bidonnage, de l'inexactitude historique ou psychologique, de l'indécence, de l'insolence, en bon miroir de ce à quoi cette austère critique renvoie. Il oeuvre utilement. Son auteur ne laisse plus

même au moindre chroniqueur la liberté d'en faire la présentation mieux que lui. Ces pseudo critiques ne valent pas mieux que les pseudo ouvrages dont ils racontent et se racontent qu'ils rapportent leur propos qui existerait à un public qui existerait. Le livre à deux pages, non seulement est sa propre présentation, mais rien de ce qui pourra s'en dire n'est ignoré par ses auteurs. L'encre qu'il fera couler ne pourra être que celle qui teinte le papier dont il est pétri. Ce qui de lui devra couler d'autre ne devra pas être de l'encre. Le livre à deux pages, comme ces extra-terrestres prenant l'aspect d'humains de la science-fiction, est une forme mutante déguisée en livre.

Le coup de la couverture

Mais interrogeons plus avant ce phénomène qu'est la « couverture » (comme on dit d'un commerce frauduleux). La couverture d'un livre est devenue le lieu commun de sa trahison immédiate. La pre-

mière de couverture d'abord et avant tout, s'illustrant en couleur (le marketing ayant appris au vendeur de livres, celui-là même qui s'exprime par les livres des autres, que l'absence d'image en

couleur réduit les chances d'achat), venant interposer un « texte » premier (la parole de l'image) entre l'aspirant lecteur et le texte de l'auteur ». Déjà et tout de

L'autrice en gris *

Deux revues donnèrent successivement deux extraits de *terre voilée* : les numéros 2 du *miroir du temps* et de *Mort*.

Aujourd'hui les 150 pages de l'ouvrage paraissent enfin aux Presses dans leur intégralité. Jamais Violante Claire n'a autant marqué une indépendance qui n'est pas un parti contre le monde, mais avec lui, quand tous et toutes, pour la plus grande part, nous en avons oublié, égaré le chemin d'accès.

Pionnier, l'écrivain se fraie un sentier ténu mais franc, assuré de ne pas s'être avancé sur une fausse route. Avec à ses côtés, présence amicale et rassurante, René, l'hyène.

Un pas de plus dans un sentier jeté dans l'incréé. L'oeuvre clairienne, clairestre, clairière, défriche sans froisser l'ombre d'une feuille et n'effleurant que les épines, les ronces. Les orties subrepticement ne font sentir leur piqure qu'après le contact avec le poison.



La tête tout de suite lourde d'une lecture pourtant vive, survoltante.

(*Terre Voilée*, page 57) Si l'on écoute ce passage sonore, il a une tout autre signification. (C'est le comme si un texte parlait langage qui parle toujours depuis la troisième per- jours, après tout.)

Héroïne de la bouillie, de la débâcle, sacrifiée au chaos structuré en forme d'architecture ténébreuse, obsédée par sa constitution fautive qui va la faire rompre im- promptue, VClairie frôle les vagues du vacarme comme un oiseau, un ange médiéval.

Transformation, mutation, transmutation, s'il est un sexe sensible au désarroi de la désorientation, saturé du sentiment d'errer dans des éboulis, c'est le féminin.

Nulle voix ne vient résonner pour offrir direction qui pourrait s'entendre, à laquelle (obéir), obtempérer. Cette perdition angoissée atterre, complexe, accuse, exaspère le sexe masculin.

Elle, la narratrice, l'absente surprésente, dont la présence physique est proprement le corps du texte où elle disparaît ou menace de disparaître, jamais complètement « Elle cependant, qui passait simplement... »

lecture curieuse

Les chapitres s'évaporent et s'envolent comme alcool dans l'air. En l'absence presque totale de fiction chronologique (seulement chronique), au suivi narratif lissé, affabuleuse (et pourtant?), la prose clairienne se dissipe au fur et à mesure de la lecture. Il ne reste plus, comme avec l'alcool, devant le verre vide, qu'un vertige, une sensation encore plus trouble de ne pas savoir d'où elle surgit.

VClairie est au roman, et elle n'est pas la seule d'une famille sèche, ce que certains de ses auteurs sont à la philosophie. Ces romanciers en incarnent l'histoire en- tière comme un lézard recèle en lui, dans le dessin de ses écailles, de ses crêtes et mem- branes, de ses mâchoi- res, toute l'histoire reptilienne.

re Claire offre au regard les épisodes de sa formation comme autant de replis et d'éminences d'une chaîne de montagnes. Et surtout ses dernières péripéties qui l'orientèrent vers les tableaux du sentiment, toujours plus intérieur vers l'être, perdant peu à peu contact avec la fictivité fac- tuelle pour retrouver les faits dans une essence plus crue, plus subtile aussi, tournée vers les émotions qui se réincarnent.

Au moment de sa dis- solution, le roman se épaissit, se densi- fie plutôt, s'évente en se concentrant, se perd avec l'éclatement de sa substance dans des strates du sol et des couches de l'air à lui jusque-là inconnues, d'une richesse presque écoeurante de ferti- lité, de possibilités plus foisonnantes, plus pressantes d'avoir été ignorées, c'est la trame



Claire pousse l'ex- travagante sophistication jusqu'à « ne pas avoir l'air là ». A ces prestiges de vapeur colorée, la réserve, la grâce, l'élégance d'une pudeur radieuse. Sans doute se rengorge-t-elle orgueilleusement! C'est le caractère de Claire qui s'exprime. On ne danse pas sans conscience de la forme.

Fuyante perle de mercu- re se dérobant à toute tentative de saisie, la textualité de Violante

même du texte. Mais, encore, déjà, l'anecdote pose sa clar- té d'ultramonde, d'od- delà comme le roman l'a toujours fait. Suspense et rebondissement arti- culent, de leur vivacité parfois secrète et ta- cite mais en fait simple et modeste, un récit qui ne se livre pas toujours aisément malgré son vo- cabulaire quotidien peu enclin à l'emphase et au développement com- plaisant, s'en tenant à une certaine aridité à la limite de la pose et de l'ostentation se contenant pourtant dans la réserve, la grâce, l'élégance d'une pudeur radieuse. Sans doute se rengorge-t-elle orgueilleusement! C'est le caractère de Claire qui s'exprime. On ne danse pas sans conscience de la forme.

si de rien n'était ».

Se souvenant du gothi- que, mais d'une bien autre manière, l'ouver- ture clairienne submer- gé à certains moments de terreur et d'appré- hension. Qu'y a-t-il là dans les ténèbres qui luit vaguement? Si on a encore le cou-



rage de poursuivre sa lecture, on fuit encore d'une phrase à l'autre en oblitérant ce qui s'est entraperçu. Seule encore une impression de malaise persistante demeure. Déjà le début

d'une sensation étran- gement délicate, com- me à l'issue d'une expé- rience surprenante.

Ceux qui se replient dans le silence de la solitude comme les autres qui à l'oppo- sé se jettent dans une débâcle survoltée et vertigineuse ont tous Violante Claire pour unique perspective.

Lire VClairie c'est par- tager le sentiment de la pesanteur du temps, de l'incertitude de l'espa- ce, c'est se confronter à la grande lassitude.



Cela demande un minimum de rigueur, de ténacité, mais encore plus une opiniâtre, irrépessi- ble curiosité.

Jamais le roman n'a plongé vers ses racines dans le passé le plus antédiluvien qu'avec *Terre Voilée*. Les pa-

rages orientaux, peut- être. Sans doute. Mais une lecture attentive des romans précédents du même auteur révèle la même inspiration, au fond.

Mais aussi livre fleg- matique, qui s'est fait au destin du li- vre d'aujourd'hui d'être sans importance, ob- jet qu'on peut prendre et abandonner sans que cela prenne la moindre signification. Ce dont il joue bien sûr, avec, en abîme, cette ironi- que et prétendue indif- férence à tout.

Bien sûr il faut lire cette nonchalante ré- signation comme une joueuse captation, un piège subtil chatoyant négligemment!

Cela ne vous regarde ni ne s'intéresse à vous, ni à personne.

Le livre ne vaut plus rien? Toi non plus. On peut l'ouvrir et le jeter, l'oublier? Toi- aussi.

Il n'est bon qu'à occu- per les moments d'ennui en l'attente de la vie vraiment vivante, pre- nante et amusante... comme toi.

Parole de fille, d'eaux dormantes, de sirène chantant comme pour elle-même.



enseignant une autre attraction?

En se fiant à l'écrit- ture, les hommes ne cher- cheront plus profondément en eux. Ils oublieront de faire confiance à leur mémoire et perdront beau- coup de leur savoir. Au lieu de s'exprimer avec trouble et chaleur, ils citeront avec élégance. Mais que peux-tu répondre aux citations? Tu compa- res donc un discours vi- vant, vibrant, au mot, à l'écriture qui est l'ima- ge de la parole. Tu peux croire que les écritures parlent intelligemment, mais interroge-les, elles ne font que se répéter. Ecrits, les discours pas- sent d'une main à l'autre, sans pouvoir distinguer le plus faible de l'intel- ligent. Et si les écritures t'attaquent, t'ac- cuseront injustement, tu ne peux pas leur faire en- tendre raison.

(Socrate, dans le film de Rossellini portant ce nom) Il est sans doute pré- somptueux de croire

qu'un écrit échappe- rait à cette malédic- tion. Pourtant l'écrit- ture vieille et malade de cette lèpre, en fut surtout affectée par la nécessité de plaire et de proférer des ordres aux masses par le com- merce et la politique. Cette prépondérance de cette séduction-là aura été très loin. Loin de s'y dévoyer, la litté- rature y a trouvé sa vé- ritable nature et c'est l'écrit aujourd'hui, écoeuré, qui s'en désen- gage, peut-être, lassé de rechercher les mêmes effets fatigués sui- vant maintenant la voie d'une autre attraction?

C'est d'une certaine façon le sentiment qui s'en dégage, de *Terre Voilée*, comme un efflu- ve qui s'élèverait de la littérature pourrissan- te, crevée, encore sous le charme de ses séduc- tions blêmes, transi-

tion vers un autre écri- re, un autre raconter, indifférent au monde que la littérature vi- sait jusque-là.

L'humain s'épuise dans des calculs et là sur- tout où ses possessions incantatoires clament et révèrent, prétendent sauvegarder son incal- culabilité sacrée.

Nous le répétons, une nouvelle histoire de l'écrit pourrait lier les choses curieusement, comme le mal d'amour chez Chrétien de Troyes et celui de Violante Claire, deux constel- lations inconnues l'une à l'autre et qui parta- rison et avant que les forces maléfiques se réorganisent la vue s'illumine en une vision brève mais définitive.

Si la littérature fut le lieu du divertissement, de la distraction et d'un certain connaître, le texte clairien est la pratique d'un luxe

extrême. Dans le recueil qu'est *Terre Voilée* il y a un accueil pour tout ce qui, chassé du monde, erre sans lieu. Cette hospitalité indifféren- te mais joyeuse accorde l'angoisse.

Le mouvement chez Claire, « bouger » signi- fie aussi bien « s'ar- racher » des endroits qu'une constante insta- bilité d'une dynamique cosmique à laquelle le bouger personnel vient faire écho vivant.

Une tornade laisse à l'héroïne la clarté, juste le temps que les nuages filent à l'ho- rizon et avant que les forces maléfiques se réorganisent la vue s'illumine en une vision brève mais définitive.

Mais y a-t-il une héroï- ne de *Terre Voilée*? La narratrice se déplace

de la princi- pale à Non en passant par Elizabeth en communiquant une étrangeté au lecteur.

Le bouleversement des habitudes et de leurs sentiers par le jeu des circonstances est le thème le plus fréquent chez Violante Claire.

D'avantage qu'une nos- talgie pour l'Occi- dent où le bouleverse- ment n'est plus jamais une joyeuse aventure mais de simples occasions d'un verrouillage sécuritaire.

La texture de Claire est un désir actuel et souverain, tranquille, reposant dans son désir incoercible d'encore et toujours autre chose.

« autrice » n'est pas un néologisme, nous l'avons trouvé chez Branthème, où il est employé au sens de responsable.